



MADAME ACARIE
Une petite voie à
l'aube du grand siècle

Philippe Bonnichon

Préface de Monseigneur Claude Dagens

*Collection
Carmel Vivant*

MADAME ACARIE

Une petite voie à l'aube du grand siècle

Philippe Bonnichon

Ce livre sur la Bienheureuse Marie de l'Incarnation va certainement corriger quelques idées reçues à son sujet. Car cette femme, Barbe Avrillot, devenue à seize ans, en 1582, l'épouse de Pierre Acarie et morte comme sœur converse au Carmel de Pontoise en 1618, reste encore très mal connue. On sait qu'elle a joué un rôle décisif dans l'introduction et le développement en France de l'ordre des carmélites que Thérèse d'Avila venait de renouveler radicalement en Espagne. Mais on ignore souvent comment elle a été amenée à accomplir une telle mission et surtout quelle est la spiritualité qui l'inspire dans son action. L'intérêt de cette étude est de nous conduire avec finesse et discrétion aux sources de la spiritualité de Madame Acarie, en laissant la parole à ceux et celles qui l'ont connue. On pourra mieux comprendre ainsi pourquoi cette femme a exercé une telle influence dans le renouveau catholique du « grand » XVII^e siècle en France.

Extrait de la Préface

Marié, père de quatre enfants, Philippe Bonnichon est président de l'Œuvre de Soutien aux Églises de France et aux Prêtres et membre de l'Académie des Sciences d'Outre-mer. Ancien élève de l'École Normale Supérieure, agrégé de l'Université, docteur en Histoire, il enseigne l'histoire moderne, comme maître de conférences, à l'université de Paris-IV Sorbonne.

 **Éditions du Carmel**

33, avenue Jean Rieux - 31500 Toulouse

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

renouveau qu'il appelle invitent à voir comment, en un contexte différent mais tout aussi difficile, l'après-Concile de Trente a vivifié le visage d'une Église « semper reformanda », toujours à réformer, grâce à l'action de l'Esprit Saint. Car le Christ est le même, DIEU AVEC NOUS, hier, aujourd'hui, demain.

Cette femme, mère de famille et carmélite, contemporaine d'Henri IV, qu'a-t-elle à nous dire, pour notre temps de « nouvelle évangélisation » ?

Le contexte est celui des guerres de religion. Notre siècle, qui n'est plus religieux, sait que les idéologies tuent, de manière plus industrielle encore que jadis. En ce temps, chez les meilleurs, subsistait l'aspiration à l'unité de la chrétienté. Cette unité est perdue. Doit-on s'y résoudre ? L'œuvre de Dieu est toujours à faire, l'évangélisation à reprendre.

M^{me} Acarie est une femme d'influence, dans un milieu en vue : appartenant à la haute « robe » parisienne, par la naissance, les alliances et la fortune, elle est considérée, dans les cercles du pouvoir, à la Cour et jusque par les souverains, grâce à son seul rayonnement humain et spirituel. Femme d'ŒUVRES et d'abord d'ORAISON, elle pratique la prière en toutes circonstances, dans le siècle et la vie quotidienne.

Après son veuvage, elle réalise enfin la vocation de sa jeunesse, celle de la vie religieuse et contemplative, par des voies que, d'elle-même, elle n'avait pas choisies à douze ans.

Aux sources de la spiritualité d'un siècle où se pose pour toute une société le mystère de l'AMOUR DE DIEU, on trouve, entre autres, une rencontre de M^{me} Acarie avec sainte Thérèse d'Avila, par ses écrits.

Autour de M^{me} Acarie, avec saint François de Sales et Bérulle,

déjà cités, on trouve des chartreux, des théologiens de la Sorbonne, des religieux et des prêtres zélés, des directeurs spirituels, le confesseur du roi, des laïcs « dévots » et influents, aussi bien que des dames de la Cour, des magistrats, des « politiques », souvent gens de familles parentes et alliées. Après Bérulle, les Vincent de Paul, Olier, Jean Eudes et tant d'autres fondateurs de congrégations nouvelles, tant de mystiques aussi, comme les jésuites Surin et Claude de La Colombière, pourront agir, en partie grâce aux mêmes leviers.

Alors, dira-t-on, voie de puissance et de gloire, par le service de Dieu, en cette époque si étrangère à la nôtre, où la puissance s'est faite technicienne ?

En fait, si l'on regarde le détail de la vie de M^{me} Acarie, elle est semée d'obstacles, de souffrances physiques, d'accidents (on dirait, de nos jours, d'accidents de la circulation), marquée par des humiliations qui enseignent l'humilité, par des retardements qui exercent la patience, par des dépouillements imposés qui font abandonner le « sens propre ».

Rarement, de tels résultats auront été obtenus avec de si frêles moyens.

Déjà – et quel familier des choses spirituelles pourrait s'en étonner ? – c'est la « petite voie », chère à sainte Thérèse de Lisieux. Une ligne thérésienne court, d'Avila à Lisieux, passant par les carmels d'Amiens et Pontoise, où M^{me} Acarie est converse, sous le nom de sœur Marie de l'Incarnation.

M^{me} Acarie cependant est peu connue pour ne pas dire oubliée.

Certes les carmélites de France savent ce qu'elles lui doivent, à Paris, à Amiens où elle fait profession, à Pontoise où elle

décède en odeur de sainteté, à Orléans où sa fille fut prieure, ailleurs encore puisque, de son vivant, une vingtaine de carmels avaient essaimé en France.

Certes, l'abbé Brémond en son temps, dans sa monumentale

Histoire littéraire du sentiment religieux en France, a tenté de ressusciter ce « cercle dévot » de l'Hôtel Acarie, à Paris.

Certes, le P. Cagnet à son tour, d'autres auteurs, religieux, universitaires, ont précisé pour les spécialistes des aspects éclairants du rôle et de la personnalité de M^{me} Acarie, dont la biographie paraissait dès 1621, trois ans après sa mort. Des études approfondies sont encore à conduire.

Mais le public, s'il a quelques lueurs, dans sa partie cultivée, sur l'action d'un Bérulle, ramenant en France les premières carmélites réformées, compagnes de sainte Thérèse, puis implantant l'Oratoire, n'a pratiquement pas d'idée sur sa cousine, Barbe Avrillot, M^{me} Acarie, devenue bienheureuse Marie de l'Incarnation¹, ni sur sa personnalité ni sur son rôle.

Alors, faut-il que l'érudition fasse justice, pour une figure oubliée ?

Ce serait, au fond, de peu d'intérêt, s'il n'y avait, dans L'ÉCOUTE SPIRITUELLE D'UNE AÎNÉE DE QUATRE SIÈCLES, pour la génération JMJ, proposition de vie et dynamisme pour l'avenir de l'Église.

M^{me} Acarie est d'autant plus méconnue que l'on n'a guère sur elle que des témoignages. Elle n'a pas écrit, ou peu et elle n'a pas souhaité que ses écrits demeurent. Jésus écrivait sur le sable, Lui la Parole de vie. Mais, par le témoignage de ses disciples, sa parole traverse les siècles avec l'Évangile et, par sa propre puissance, elle s'incarne chaque jour en vie nouvelle.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

LISTE DES TÉMOINS

Nous nous fondons ici sur les dépositions de 49 témoins aux deux procès canoniques en vue de la béatification : procès informatif (info.) ou *IN GENERE*, en 1626-7 et procès apostolique (apost.) ou *IN SPECIE* en 1630-33, dont les copies sont conservées au carmel de Pontoise.

Les témoins sont ici classés par l'ordre alphabétique de leurs noms de famille (ou de religion pour les Pères feuillants). Les religieuses, carmélites en particulier, ayant parfois le même nom de religion ou des noms très proches, sont distinguées ici par leur nom de famille.

Comme, dans les chapitres de l'ouvrage, les témoignages cités sont suivis entre parenthèses du nom du témoin, tel qu'il a été appelé à comparaître, nous donnons alors son nom de religion, suivi de son nom de famille et de celui de son couvent. Par exemple : Mère Françoise de Jésus de Fleury, d'Amiens ; elle figure à FLEURY dans la liste ci-dessous, à laquelle il convient de se reporter pour éviter les confusions.

Chaque témoin est brièvement présenté, par ses qualités ou ses rapports avec M^{me} Acarie.

Sont précédés du signe * les noms des seuls témoins dont les paroles sont transcrites dans l'ouvrage. Les autres ne témoignent que brièvement ou indirectement ou sur certains épisodes seulement ou encore ne font que corroborer ce qui est établi par ailleurs ; ils ne sont donc pas textuellement cités, dans les chapitres.

Certains n'ont déposé qu'au procès informatif, d'autres au seul procès apostolique, d'autres aux deux et certains enfin

n'ont déposé que par lettres, sous forme extra-judiciaire. Nous le signalons, dans cette liste, à la suite de leurs noms et qualités.

* ACARIE (Marie), Mère Marie de Jésus, sous-prieure à Amiens puis prieure à Orléans. Fille aînée de M^{me} Acarie. Procès APOST.

* ACARIE (Marguerite), Mère Marguerite du Saint-Sacrement, prieure au carmel de la Mère de Dieu à Paris. Fille de M^{me} Acarie et première professe de la famille. Pr. APOST.

BERNARD (Claude), Prêtre du diocèse de Langres. Témoigne sur les « odeurs de sainteté », à l'ouverture de la sépulture. Pr. APOST.

* BINET (le R.P. Étienne), S.J. M^{me} Acarie appréciait ses prédications. Pr. INFO.

* BREAUTÉ (Charlotte de Harlay, M^{me} de) Mère Marie de Jésus, ancienne prieure au carmel du Faubourg Saint Jacques, à Paris. Familière de l'Hôtel Acarie. Pr. APOST.

* CASTELLET (Marie), Sœur Marie de Saint-Joseph, d'Amiens. Fille d'un mayeur de la ville et d'une Louvencourt. Pr. APOST.

* CHASSY (Marie de), Sœur Marie de la Trinité, d'Amiens. Fille d'un marchand drapier et d'une Postel. Pr. APOST.

COLIGNY (François de), prêtre de 28 ans, fils d'un Lieutenant Général du Roi en Champagne. Pr. APOST.

COSTE-BLANCHE (Denise), clarisse de Longchamp. Pr. INFO.

* COTON (le R.P. Pierre), S.J. Confesseur d'Henri IV et familier de M^{me} Acarie. Pr. INFO. et lettre au pr. APOST.

* DUVAL (André), prêtre et docteur en Sorbonne, supérieur du Carmel, familier et premier biographe de M^{me} Acarie. Pr.

APOST.

* EUSTACHE de Saint Paul (Dom), feillant, assistant du Général et supérieur à Paris ; de la famille ASSELME. Pr. INFO. et APOST.

FABRY (Jehan), Conseiller au Parlement. Pr. APOST.

* FLEURY (Françoise de), Mère Françoise de Jésus, prieure d'Amiens. Pr. APOST.

* FONTAINE-MARANS (Madeleine Dubois de), Mère Madeleine de Saint-Joseph, prieure à Paris. Dès 1602, M^{me} Acarie l'orienta vers le Carmel. Pr. APOST.

* FOUCHER (Marguerite), Sœur Marguerite de Saint-Joseph, carmélite d'Amiens, fille d'un élu en l'élection. Pr. APOST.

* FOURNIER (Nicole), Mère Marie de Saint-Joseph, prieure à Pontoise. Fille d'un bourgeois de la ville. Témoignage AUX DEUX pr.

GALLEMENT (Jacques) Prêtre, docteur en Sorbonne et supérieur du carmel. Familier de l'Hôtel Acarie. Dépose par lettre, au pr. APOST.

GAULTIER (René), Secrétaire du Roi. Familier des Acarie. Pr. INFO.

GONDI (Marguerite de), marquise de Maignelay, fille du duc de Retz, sœur des archevêques de Paris et de l'ancien général des galères, devenu prêtre de l'Oratoire, tante du cardinal de Retz. Dit l'amitié de Marie Médicis pour M^{me} Acarie. Pr. APOST.

* GOUBELET (Marguerin), maçon, tailleur de pierres de Pontoise. A travaillé aux carmels de Paris et de Pontoise. Pr. APOST.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

catholique convaincu. Il a pensé entrer dans les ordres, puis obéi à son destin social, non sans avoir longuement prié Dieu de lui accorder une épouse dont la dévotion, ardente, soit en conformité avec la sienne : là aussi, on peut dire que Dieu exauce ceux dont les demandes rencontrent les motions de son Esprit-Saint.

Les naissances se succèdent dans le jeune foyer qui comptera six enfants parvenus à l'âge adulte. Nicolas, l'aîné, se marie dans sa vingtième année, en 1605 ; Pierre et Jean, les fils puînés auront une vocation religieuse, ainsi que les trois filles, toutes entrées au Carmel en commençant par Marguerite et en finissant par l'aînée, Marie qui sera sous-prieure de sa propre mère à Amiens, puis prieure du carmel d'Orléans.

L'assassinat d'Henri III, l'activité des Guise et de la Ligue qui s'appuie sur l'Espagne, sous couleur d'ultra-catholicisme, et refuse l'accession au trône du protestant Henri de Navarre, ces événements vont propulser Pierre Acarie, homme de conviction mais tête peu politique, sur le devant de la scène. Il met sa fortune au service du parti de la Ligue et compte parmi les Seize qui gouvernent Paris, pendant le siège par Henri IV.

Son épouse s'est déjà « convertie ³ » à la lecture d'un livre de M. Roussel, conseillé par son directeur spirituel : dès ici-bas, seul compte l'amour de Dieu, qui s'incarne en celui du prochain. La formule qu'elle y trouve et que nous reverrons devient la devise de son existence :

« *trop est avare à qui Dieu ne suffit* », autrement dit :

« *il est vraiment trop insatiable, celui à qui Dieu ne suffit pas* ».

Déjà, M^{me} Acarie se consacre, dans son hôtel de la rue des Juifs, à une vie de mère de famille active, menée de front avec

l'oraison qui lui révèle les voies mystiques qu'elle empruntera, avec la lecture des Flamands et des Espagnols, Ruysbrouck, Maître Eckhart, Louis de Grenade. À cette vie de prière, elle forme ses enfants, ses domestiques, partageant avec sa femme de chambre Andrée Le Voix, future carmélite, nuits de prière et de mortification.

Le siège de Paris par Henri IV apporte à cette fervente catholique, dont le mari est politiquement engagé, l'occasion de multiplier les actions caritatives : nourrir pauvres et affamés, partager volontairement leurs restrictions, soigner les malades à l'Hôtel-Dieu, apporter à chacun et surtout aux mourants le réconfort. Son activité est un exemple pour toute la ville, où la renommée de la jeune femme se répand. Elle puise dans ces œuvres la certitude évangélique que ceux qui entrent dans le Royaume de Dieu « *ne sont pas ceux qui disent Seigneur, Seigneur, mais ceux qui font la volonté de mon Père, qui est dans les cieux* ».

L'abjuration d'Henri IV en 1593, puis son sacre à Chartres, font tomber Paris plus sûrement que les armées qui assiégeaient la capitale : le droit de naissance et la religion sont d'accord sur l'oïnt du Seigneur. Trente ans de guerre civile ont fait apparaître que la France restait catholique, mais que la minorité protestante ne peut être déracinée par la force : il faut lui reconnaître – tolérer comme moindre mal ? – droit à l'existence civile et à l'exercice de son culte. La défaite est celle du parti ligueur, où Pierre Acarie était trop engagé pour que sa ruine n'en résulte. Ses créanciers se retournent contre lui ; chacun croit faire sa cour au roi, puisque le vent a tourné, en donnant au malchanceux le coup de pied de l'âne.

Proscrit, il est à deux doigts d'être exécuté, tandis que sa

femme et ses enfants voient tous leurs biens saisis, sont privés de toit, de vêtement et de pain, par des huissiers qui saisissent jusqu'à la vaisselle. La famille Acarie, dont le chef est mort civilement doit recourir pour sa subsistance à la charité de riches parents qui estiment politique de leur tourner le dos et leur faire en plus la leçon.

Hébergée par sa cousine, M^{me} de Bérulle, M^{me} Acarie fait sans se décourager le siège de juges qui la font molester par leurs valets, sollicite et fait solliciter pour elle, pour sauver ses biens propres puis récupérer les confiscations faites sur son mari. Après avoir largement semé l'aumône, du temps de sa fortune, elle apprend l'humilité du mendiant, se réjouissant chaque jour intérieurement de tout devoir à Dieu, dans cette expérience de la dépossession. Par son courage, sa persévérance, grâce au vent politique aussi, qui tourne à l'amnistie, elle est finalement restaurée dans ses biens, tel Job à la fin de ses épreuves, n'ayant cessé de louer Dieu et lui faire confiance.

Henri IV consolide la paix religieuse et la paix avec l'Espagne en 1598. Pierre Acarie peut rentrer à Paris, résilie sa charge de Conseiller et finalement l'Hôtel Acarie devient, à partir de 1599, le centre de ralliement du Tout-Paris dévot.

La Cour, la nouvelle reine italienne, Marie de Médicis, Henri IV lui-même apprécie toujours davantage cette femme réaliste, qui a si bien su mener ses affaires, humble et ferme à la fois, pleine de courage et de générosité, d'excellent conseil et, dit-on, favorisée d'états mystiques extraordinaires, propres à étonner la curiosité d'un public assez hermétique au surnaturel.

Les traverses ne lui manquent pas. Cette fois, c'est sa santé qui est atteinte. Un accident de cheval survenu en rase campagne, quand elle allait voir son mari et que son domestique

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

les besoins de leurs diocèses, de même que le Pape peut disposer des jésuites pour tous apostolats dans l'Église universelle : les oratoriens, ne dépendant que des évêques, leur serviraient pour la formation dans les séminaires à créer, pour l'enseignement, la prédication, pour les paroisses, pour les missions en ville et dans les campagnes. Des prêtres qui ne soient que prêtres, Bérulle y tient¹³ ; justement, toute sa théologie y insiste, après les rappels du Concile de Trente : le prêtre ordonné est revêtu par ce sacrement d'une éminente dignité qu'il doit être le premier à respecter ; il est, dans sa personne, conformé spécialement à celle de Jésus-Christ qu'il a seul le pouvoir de rendre réellement présent au monde, dans l'Eucharistie. Aussi, le prêtre doit-il être dans le monde, sans être de ce monde : s'en séparant par l'habit (ce n'est pas le cas à l'époque), par le genre de vie, le prêtre témoigne de la conversion qu'appelle la parole de Dieu. « Ce n'est plus moi qui vis mais Jésus-Christ qui vit en moi » ; l'homme, encore une fois, trouve son être en se décentrant de lui-même et le prêtre rend actuelle cette médiation du Verbe divin qui communique le salut par l'anéantissement de la Croix, condition pour la vraie gloire de la Résurrection.

Pour cette restauration théologique et spirituelle du rôle du prêtre, dans la lignée tridentine, Bérulle a beaucoup reçu du Carmel et de M^{me} Acarie qui, quant à elle se conforme dans la pratique, par son attitude envers les ecclésiastiques, tous les témoignages concordent, à cette conception exigeante qui appelle respect du sacerdoce et du sacrement de l'ordre.

Dans cette création originale d'une congrégation de séculiers en France, Bérulle est suivi, imité par de nombreux fondateurs et missionnaires, au cours du siècle : M. Bourdoise à Saint-Nicolas du Chardonnet, M. Olier à Saint-Sulpice, M. Vincent

qui fonde les prêtres de la Mission de Saint-Lazare, saint Jean Eudes, saint Louis-Marie Grignion de Montfort, à la fin du siècle, pour ne prendre que les noms les plus célèbres.

Partant ainsi d'un relatif « désert spirituel », le xvii^e va largement rayonner le rappel des droits de Dieu, pour rallier à Lui les âmes, sans négliger bien sûr les corps, si l'on ne regarde que l'action caritative de saint Vincent de Paul ou de sainte Louise de Marillac.

Aux origines de ce mouvement, la spiritualité et l'influence de M^{me} Acarie sont essentielles, elle qui rappelait inlassablement à la conversion au seul Seigneur, l'unique nécessaire, en répétant :

« il est vraiment trop insatiable celui à qui Dieu ne suffit pas »

6. Une vocation accomplie

Dieu nous exauce toujours, quand nous plaçons notre volonté en la sienne ; il y faut souvent l'apprentissage de toute une vie. Il nous exauce rarement dans les délais et par les moyens que prévoyait notre sens propre : *« autant le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant mes pensées sont élevées au-dessus des vôtres, »* dit le Seigneur. L'« abandon » est la marque vraie de confiance de notre part qui appelle, de la sienne, la réalisation de nos demandes. *« Si vous, tout mauvais que vous êtes, savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre Père des cieux donnera-t-il l'Esprit-Saint à ceux qui le lui demandent ».*

Dès son enfance, à l'abbaye de Longchamp, M^{me} Acarie voulait être religieuse. Ses parents en disposèrent autrement : fille unique, elle dut se marier.

Mère de famille nombreuse, elle s'appliqua à élever chrétiennement ses enfants, comme à ne regarder que l'expression de la volonté de Dieu dans les volontés parfois contradictoires de son mari et dans le cadre des plus petites choses de la vie courante, des horaires à respecter, des visites imposées : la volonté de Dieu est à faire, ici et maintenant.

Que de contrariétés, semble-t-il, pour sa vocation profonde !

Mystique, elle exerce, à son corps défendant un véritable magistère dans la capitale du temps ; chacun recourt à elle, à ses charités, à ses conseils dans le besoin.

Sans cesse accaparée, elle ne discontinue pas l'oraison, ce qui émerveillait ses contemporains : comment allier, en des journées harassantes et des nuits souvent privées de sommeil, une attention soutenue aux autres et une permanente « *conversation* » avec Dieu¹⁴.

Cette union se fait en ce que les spirituels et les psychologues du temps appellent, avec saint François de Sales, le P. Cotton ou M. Duval, la « *partie supérieure* » ou « *éminente* » de l'âme ou du « *cœur* » : ainsi priait-elle en carrosse, en recevant, en soignant, sans pour autant négliger de réserver des heures à Dieu seul, en l'église paroissiale ou dans son oratoire.

On a vu son rôle, sans que jamais elle ne se mette elle-même en avant, dans la réformation catholique en France, dans l'efflorescence, de son vivant, du Carmel à partir de 1604.

Il lui restait à réaliser sa vocation profonde, au-delà des détours apparents où l'avait conduite son attention quotidienne à faire la volonté de Dieu.

Trois mois après son veuvage, sans que le temps de deuil ne soit achevé aux yeux du monde, tous ses enfants étant élevés et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d'abjection et se communiquait plus doucement à son cœur qu'en l'oraison « (mère Françoise de Jésus de Fleury, Amiens).
« *Elle n'eût pas voulu perdre un moment de temps et travaillait d'une si grande ferveur qu'elle faisait dévotion à la voir* » (sœur Marguerite de Saint-Joseph Foucher, d'Amiens).

Travaux d'aiguille, auxquels elle excellait, pour le service de l'autel et de la sacristie :

« *toute sa récréation était de parer et d'orner les autels à l'église* » disant souvent :

« ***Courage, mes sœurs, courage ! Travaillons pour Dieu. Oh ! si je pouvais, si j'en avais la force ! Mais je n'en suis pas digne*** ».

Et encore :

« ***Oh ! que nous sommes heureuses de pouvoir faire quelque chose pour le service de Dieu !*** » (sœur Marie du Saint-Sacrement de Marillac, Pontoise).

Ce travail trouve son sens dans la contemplation et la prière. Selon le même témoin :

« *elle tenait un jour de la toile fort blanche pour servir à l'église et, nous regardant avec un visage plein de joie, me dit : ah ! qui pourrait avoir une âme blanche et nette comme cela, combien elle serait agréable à Dieu ! O éternité ! Toutes nos œuvres sont éternelles ! Quoi ? Et dire qu'une œuvre si petite se retrouve en l'éternité ! Quelle miséricorde, quelle bonté de Dieu !* »

Ce lui est souffrance, que ses infirmités l'empêchent de partager les travaux des autres :

« *quand la communauté était à porter du bois, elle avait*

grande douleur de ne le pouvoir faire et disait qu'au lieu qu'elle devait servir les autres, il fallait qu'elle fût servie ! Elle ne pouvait faire autre chose que s'humilier et reconnaître qu'elle n'était pas digne de cela » (sœur Marguerite de Saint-Joseph Langlois, Pontoise).

Elle s'entend avec grand réalisme au prix des choses, comme à l'exécution des tâches manuelles ; aussi excelle-t-elle à concevoir et conduire des travaux de construction, par exemple. Son expérience est fort utile au couvent. Quand elle parle aux ouvriers, ils s'étonnent de la voir *« quasi mieux entendre leur métier qu'eux-mêmes »*.

Pour une fourniture de franges de fils, elle indique à la prieure le prix exact qu'il faut payer.

Mais si elle tient à l'exactitude, elle est soucieuse de ce que nous appellerions « justice sociale ». Elle apaise les ouvriers lorsqu'ils sont en colère et revendiquent, elle persuade sa prieure, avec bon sens :

« ma mère, on ne saurait trop bien payer un ouvrier fidèle, cela les encourage et on est bien mieux servi ».

Elle fait embaucher un ouvrier peu commode, *« facile à fâcher »*, mais excellent dans sa partie :

« ma mère, vous trouverez aisément des ouvriers qui vous parleront doucement, mais vos murailles n'en tomberont pas moins ! »

Quant au prix qu'elle a fait donner des franges de fils, elle s'afflige et se prive elle-même de dîner, car la fournisseuse est venue dire :

« à ce compte, nous avons dû nous passer de souper hier »,

sans penser, dit la prieure, moins émue, que ce reproche est peut-être formulé simplement pour obtenir davantage (mère Agnès de Jésus des Lyons, Pontoise).

Le moteur de cet esprit de travail et de service qui lui donnent tant d'influence sur les autres, c'est l'imitation de Jésus en sa vie cachée à Nazareth. Nous verrons que c'est la « **petite voie** » qu'il faut suivre.

*« Elle avait dans sa cellule, devant elle, une image où le petit Jésus, la sainte Vierge et saint Joseph sont là, qui travaillent. Elle la regardait souvent avec beaucoup d'amour : **ma sœur, le bon Jésus, comme il travaille ! Avec quel amour et humilité il balaie ! ... Du coup, regardant le petit***

Jésus, elle s'oubliait de son ouvrage, pendant un bon espace (de temps) » (sœur Marguerite de Saint-Joseph Langlois).

Mais qu'importe le rendement ? La valeur du travail est ici plus proportionnelle à l'amour qu'à la quantité investie ou à la durée consacrée.

À chaque instant, « *elle contemplait continuellement Dieu* », elle « *si prévenue de la grâce, ointe de la liqueur du Saint-Esprit* » (Père Sans de Sainte-Catherine, Général des Feuillants). Car le travail est de chaque instant, inconscient même, dirions-nous et il est d'ordre spirituel : c'est là le vrai service de Dieu et du prochain. Dans sa dernière maladie, elle « travaille » même à l'heure du sommeil comme elle l'explique à mère Agnès de Jésus des Lyons, de Pontoise, qui lui demande si elle a dormi cette nuit-là :

« Oh ! non ma mère. Mon esprit travaille (= souffre) fort. Il est question d'une âme qui ne se donne à Dieu qu'à demi. Et je désire la mettre tout en Dieu. Il faut que ce soit aujourd'hui.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« *La vraie obéissance obéit toujours, en tout temps, en toute chose, parfaitement, sans jamais y manquer* », disait-elle à sœur Marie du Saint-Sacrement de Saint-Leu (Pontoise), qui observe qu'en sa dernière maladie, « *elle obéissait à toutes celles qui la servaient* », ce qui réalise peut-être l'idéal du service et de l'échange fraternel, selon l'Évangile.

Quant aux supérieurs, elle répétait que « *nous devons leur porter un si grand respect que nous ne devons jamais aller leur parler pour chercher notre propre satisfaction et encore moins pour décharger la nature et les sentiments. Or nous y allons quelquefois pour nous excuser plutôt que nous condamner. Mais quand nous sentons que nous sommes comme fixés au-dedans à mâcher une idée ou un souvenir, il faut attendre jusqu'à ce que cela soit passé. On s'en trouve bien mieux* », de ne parler qu'après (sœur Marguerite de Saint-Joseph Langlois, Pontoise).

Ainsi, selon le même témoin, « *le bon ordre et la prudente conduite qui reluisaient en toutes ses actions provenaient plutôt de la DOCILITÉ avec laquelle elle se laissait conduire à l'Esprit de Dieu* ».

Elle le fait de tout cœur, mais ce ne lui est facile ni physiquement ni moralement.

Arrivée à Pontoise, elle reçoit de la prieure « *charge de faire accommoder un autel. Elle s'en occupa en telle sorte qu'elle fut incommodée par sa cuisse* » cassée, qui la rendait infirme. La prieure lui dit alors de ne pas s'incommoder ainsi, mais elle explique que « *Notre-Seigneur a permis que cela lui arrive, pour le premier (acte d') obéissance qui lui avait été commandé* » en cette maison, où elle venait d'arriver (sœur Marie du Saint-Sacrement de Saint-Leu).

À Amiens, la prieure ne tenait pas à ce que les sœurs recourent trop à Marie de l'Incarnation comme confidente ou directrice spirituelle¹². Aussi doit-elle, un jour qu'une sœur a un besoin urgent de lui demander conseil, la supplier de différer, quand l'état d'esprit de cette sœur lui mettait « *les larmes aux yeux* ».

« *Se laisser conduire à l'Esprit de Dieu* », c'est obéir, en toutes ses volontés, manifestées par autrui, c'est suivre aussi les motions intérieures qu'Il vous inspire. Passant en carrosse devant la porte de M^{me} de Champdenis, sœur du cardinal de La Rochefoucauld, M^{me} Acarie est poussée, par une intuition à forcer cette porte, malgré les domestiques et à parvenir jusqu'en l'appartement de la fille de la maison qui se mourait, délaissée : elle lui fait donner les derniers sacrements, quand la mère, qui se convertira d'ailleurs, se refusait à voir la réalité.

5. Espérance indéfectible

L'Esprit de Dieu donne l'invincible espérance en sa miséricorde. Elle peut aller jusqu'à « l'impossible supposition », celle que fait saint François de Sales dans sa jeunesse, pour exorciser la tentation du désespoir : si Dieu voulait que je sois damné ? Au moins ferai-je tout pour l'aimer en cette vie et accepterai-je en tout sa volonté, même celle de me bannir loin de Lui – ce qui du même coup rend absurde l'idée que, Lui, puisse vouloir cette séparation éternelle. Espérer contre toute espérance évacue la tentation du péché contre l'Esprit et permet, comme pour Abraham, la réalisation de la Promesse.

Ainsi, convient-il de dire en toute chose, en toutes circonstances, avec M^{me} Acarie :

« *puisque'il plaît ainsi à Dieu, qu'avons-nous à dire ? Que sa*

sainte volonté soit faite ».

Du coup, toute plainte est dérisoire ; toute confiance en ses propres œuvres aussi, lorsqu'on expérimente que, finalement, Dieu a tout fait.

Quand on évoquait devant elle le bien qu'elle avait pu faire dans le monde :

« ah ! pauvres que nous sommes ! Que nous nous trompons ! Il nous semble que les choses n'iraient pas bien sans nos paroles, nos avis, nos entremises ! Mais Dieu a bien d'autres voies pour accomplir ses volontés. En un moment, Il fait plus que nous ne pourrions penser. Il n'a que faire de personne ! ¹³ Plutôt que de lui être utile, nous Lui mettons obstacle. Combien puissamment, Il opérerait de merveilles en la terre, si nous ne Lui faisons pas obstacle ! Que son pouvoir est grand et qu'Il a peu à faire de nous ! Ah ! si nous ne l'empêchions point ! Et elle semblait dire que maintenant qu'elle ne vivait plus dans le monde, on s'y passait fort bien d'elle » (sœur Marie du Saint-Sacrement de Marillac).

Nos efforts, même s'ils sont requis par Dieu, ne doivent pas nous conduire à la témérité de l'orgueil :

« une religieuse, lui disant un jour : – À quelque prix que ce soit, je veux avoir telle vertu, elle répondit, fort gracieusement¹⁴ :

– Ma sœur, dites je la désire avoir, j'ai désir d'y travailler. Il faut toujours parler avec humilité et défiance de soi-même ».

Et à une religieuse, « lui disant qu'elle avait désir de demander à Dieu de faire son purgatoire en ce monde, elle répondit :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ne sont point encore passés » et de fait, elle décéda le Mercredi de Pâques (mère Agnès de Jésus des Lyons).

Son aspiration à la mort est celle à un passage obligé vers le ciel. C'est ainsi qu'oraison et mortification sont la voie, celle d'imitation de Jésus, mais que le but du chrétien, c'est le Christ lui-même.

On lui représente, dans sa dernière maladie, qu'elle est « *au faubourg du paradis* ».

Elle répond :

« ceux qui sont au faubourg entendent bien les joies de la ville mais c'est leur tourment de n'être pas dedans ».

Le tourment cessa, pour M^{me} Acarie, le 18 avril 1618. Puissent à sa suite de nombreux chrétiens, en notre siècle aussi, vivre ce tourment, non comme une fuite du réel, mais comme une vocation de sainteté, au quotidien : elle ne peut éclore, quelque soit l'état de vie, que dans et par la prière.

1. « *Je vis, mais ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi* », s'exclame saint Paul, cité par Bérulle qui voit là pour l'homme une véritable « révolution copernicienne », il y fait nommément allusion. On doit le répéter : le véritable humanisme ne met pas l'homme au centre de toutes choses mais au contraire le décentre de lui-même en Jésus, le vrai soleil, pour que l'homme puisse se trouver en plénitude d'être.

2. Il est difficile de penser simultanément les deux. Aussi, et ce n'est pas nouveau, certains pour **expliquer** tendent à dire que Jésus a pris comme homme, progressivement conscience de sa mission ; comme s'il n'était pas **aussi** de nature divine, dès la crèche... À ce compte, auraient raison ceux qui font de Dieu une projection de l'homme, quand la foi sait qu'il faut renverser la perspective et que l'homme est créature de Dieu.

CHAPITRE 5

NOUS NE SOMMES PAS SEULS

Sur ce chemin de la vie éternelle, cette voie centrée sur le Christ, pour le ciel « *qui n'est pas fait de main d'homme* », nous ne sommes pas seuls. C'est la foi, la certitude de M^{me} Acarie.

1. Sa foi est communicative

Elle aime l'Église, dans ses dimensions visibles et invisibles, ses rites, ses médiations, ses représentants, sa hiérarchie, ses préceptes, sa raison d'être, missionnaire, en vue de l'accroissement du Corps du Christ. Sa foi est ardente, vivante, nourrie et, de ce fait, communicative. Elle s'y meut, en toute transparence :

« elle ne pouvait imaginer seulement comment on pouvait douter des mystères de la foi » (Père Binet).

Selon Marillac, sa foi édifiait le Père Coton :

« elle n'avait pas la foi, mais la vision des choses que la foi propose ».

M. Truchot explique comment cette foi, surabondante, éclaire tout pour elle :

« elle avait une si grande adhérence d'esprit aux mystères qu'il semblait qu'elle les voyait tout à découvert. On voyait qu'elle n'avait appris cela qu'en l'école du Saint-Esprit » car cette femme en aurait remontré à bien des théologiens et ses explications étaient propres à convaincre l'interlocuteur.

Aussi aspirait-elle à ce que les grâces qu'elle recevait servent

à la mission de l'Église, à la propagation de cette foi : « *il lui était venu quelquefois des traits de lumière si forts et si pénétrants, particulièrement sur le Purgatoire et la prière des saints* ¹ *qu'elle était contrainte de crier :*

mon Dieu, donnez ces grâces, s'il vous plaît aux infidèles », à ceux qui n'ont pas la foi (Michel de Marillac).

Selon la version de M. Duval, elle disait :

« Dieu bon, pourquoi ai-je cette illumination ? Je n'en ai pas besoin. Je suis fille et fille fidèle de l'Église catholique. Il n'est rien sur quoi j'hésite, sur quoi je doute. Je crois à Tes révélations. Qu'elle naisse, cette puissante lumière et qu'elle brille pour les infidèles qui ne Te connaissent pas. Répands plutôt, brandis les rayons de ce soleil sur les obstinés hérétiques et que les révoltés soient vaincus par ces rayons. À moi, qui de bon gré rends mon esprit captif à Ton service, ils ne sont pas nécessaires ».

Les lumières de la foi sont faites pour être communiquées, partagées en un élan missionnaire qui procède de l'amour même de l'Église.

« Il faut que les carmélites soient toutes des Moïse et des Élie » répétait-elle. Aussi, *« elle excitait puissamment les sœurs d'estimer leur vocation et d'en rendre grâces à Dieu »* :

« il faut faire toutes nos actions pour l'éternité, il faut tout faire pour l'éternité ».

Son zèle pour la conversion des protestants la conduit à dire :

« nous devons toujours faire nos prières à Dieu sans condition, mais, pour les hérétiques, il faut demander absolument à Dieu qu'il les convertisse à la foi ou qu'il les tire

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« ils ont très bon goût, ces aliments que votre charité a assaisonnés de tant de douceur », dit-elle aux sœurs qui la soignent dans sa dernière maladie et doivent lui faire ingurgiter des décoctions infectes, sur prescription médicale.

« Le comble de l'amour est de priver ses sens de plaisir »,

dit M. Duval ; l'important est en fait dans le témoignage d'abandon du sens propre, pour être libre d'aimer comme Dieu en fait la demande.

Pour M^{me} Acarie, la règle est la même que celle que donne saint

Vincent de Paul à ses Filles de la Charité : elle disait, selon sœur Anne de Saint-Laurent de Saint-Lieu, de Pontoise :

« nous devrions être bien aises, quand il se présente quelque action de charité et être toujours prêts à quitter toutes nos dévotions pour cela ».

4. Ses actions et ses œuvres

Comment s'y prenait-elle, pratiquement ? Les témoignages abondent et se recoupent tous.

Pendant le siège de Paris, elle passait ses journées en soins aux malades à l'Hôtel-Dieu. D'ailleurs, *« au seul nom d'Hôtel-Dieu, elle était emportée hors d'elle-même, disant avec une ferveur sans pareille : **Hôtel-Dieu ! La maison de Dieu, maison de charité** »* ! (M^{me} de Bréauté).

Elle assiste les malades pour les préparer à leurs fins dernières, rappelons-nous le cas de M^{lle} de Champdenis.

Chez elle, elle veut que ses serviteurs s'entraident et elle les soutient dans leurs infirmités. Elle soigne elle-même, à part dans

la maison, un serviteur soupçonné d'être atteint de peste. Elle l'isole ; elle seule va le servir. Cet homme, après sa guérison, vit dans la dévotion, comme on disait alors :

« *il y a encore en cette ville* », dépose M. Truchot, « *un honnête homme appelé Vincent, d'une bonté et d'une piété fort reconnues, qui fut laquais en cette maison et apprit sous cette sainte maîtresse comme il faut servir Dieu* ». L'amour de Dieu est contagieux, lui aussi.

De même, le petit laquais Étienne, formé par M^{me} Acarie, désire se consacrer à Dieu et fait une fin édifiante, à la suite d'un accident.

Certains témoins confondent parfois son histoire avec celle de Vincent mais il s'agit bien de deux cas différents. Ils illustrent une intuition essentielle de saint François de Sales : la « dévotion », la vie chrétienne, dans toute son exigence, est convenable à toute sorte d'états, que l'on soit valet, gentilhomme ou femme mariée.

Toute sa vie, M^{me} Acarie regrette la période du siège de Paris qu'elle disait être « ***siècle d'or parce que le peuple n'avait recours qu'aux oraisons et aux prières et vivait en grande dévotion pour apaiser la colère de Dieu*** » (M^{me} de Bréauté, devenue au carmel de Paris sœur Marie de Jésus).

Pendant cette période, on l'a vu, elle entre en conflit avec sa belle-mère sur des provisions amassées et elle s'ôte de la bouche le pain qu'elle donne aux pauvres.

Par la suite, sur ses terres, pour le peuple démuné de Champagne dont les paysans souffrent de disette, elle crée des sortes d'ateliers de charité, leur fournissant ainsi du travail et du pain, au témoignage de sa fille aînée, mère Marie de Jésus.

En toutes ces « bonnes œuvres », elle ne perd jamais de vue la fin, d'ordre spirituel. Ainsi, travaillant à la construction du premier carmel de Paris, elle active le chantier, certes, mais regroupe et prépare de futures religieuses, dont sa femme de chambre, Andrée Le Voix, car « *elle travaille aussi à construire un édifice spirituel de pierres vivantes* » (M. Duval).

Son attitude influence ses contemporains, à proportion de la position, relativement en vue, qu'elle occupe dans la société :

« *sa vertu était d'autant plus admirée qu'en ce temps-là la dévotion¹ était tellement hors de l'usage que l'on ne savait tout bonnement ce que c'était. La vie de cette bienheureuse a grandement servi à mettre du recueillement dans les esprits et à placer la dévotion dans la réputation et l'usage où elle est à présent* », dit M^{me} de Bréauté sous Louis XIII, quand la France se convertit selon les vues du Concile de Trente et d'abord dans ses élites.

Sans l'avoir cherché, en étant simplement elle-même, M^{me} Acarie devient un modèle de charité dans le siècle. Sœur Marie de l'Incarnation le reste, dans la vie religieuse.

Elle baise les pieds d'une sœur pour qui elle éprouve de l'aversion. Des religieuses malades ne veulent pas lui permettre de les servir, elle leur dit :

« *ce n'est pas nous aimer que nous refuser cette consolation* ».

À une sœur qui souffre d'avoir été oubliée, elle explique :

« *oh ! ma sœur, il faut être contente que nous soyons pauvres.*

Quand nous avons demandé, si on nous oublie, il faut en

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

satisfaire aux créatures et à perdre le temps à voir si on est content ou non » de vous (déposition du même témoin).

Ce détachement qui conduit à « une liberté merveilleuse », on y parvient par le chemin que le Christ indique Lui-même, le chemin de la Croix.

Cela suppose exercice de « mortification » : faire mourir notre nature, comme le grain de blé semé en terre, pour que la grâce produise ses fruits.

Saint Paul le rappelle, il faut combattre et Marie de l'Incarnation l'affirme :

« si l'on ne tient raide (la corde) à sa nature, on n'avance à rien ».

En effet, ***« il faut empêcher les effets de la nature qui se recherche partout elle-même et veut se repaître de la grâce ».***

Or celle-ci nous est offerte, non pour en jouir, mais pour donner. L'exercice, cependant, l'ascèse, doivent être équilibrés :

« il faut avoir un peu pitié de ce corps, car autrement, il ne ferait que gronder. Mais après qu'on lui a donné sa nécessité, il faut bien le faire travailler, car plus on lui en donne, plus il en veut avoir » (sœur Marguerite de Saint-Joseph Langlois).

Aussi M^{me} Acarie ne cesse-t-elle de « travailler », ce qui signifie aussi souffrir, dans le langage du temps.

Mère Jeanne de Jésus Séguier précise :

« La Croix et les souffrances étaient son vrai aliment. Elle les désirait et en était comme insatiable et, quoiqu'elle en eût et en eût continuellement, elle en demandait toujours à Dieu ».

Non par je ne sais quel goût de l'exploit ascétique, mais parce

qu'en ces exercices, elle se sentait comblée de grâces, imméritées, qu'elle avait soif de rendre à leur auteur :

« Mon Seigneur, vous donnez tant et il n'y a pas moyen de cacher ; puisque vous donnez, au moins cachez, mon Seigneur et faites que je puisse cacher » aux yeux du monde. Elle fait sans doute allusion à ces états mystiques qu'elle avait soin de ne pas faire voir, dont elle s'efforçait de revenir ; peut-être fut-elle exaucée, en ce que ses stigmates restèrent invisibles ; de son vivant, ils ne furent connus pratiquement que de ses directeurs spirituels, même si le témoignage de certaines sœurs laisse entendre qu'il en transpirait quelque soupçon.

4. Union à la Croix par amour de Dieu

En toutes choses, *« l'amour de Dieu était le premier mobile qui donnait mouvement à ses actions excellentes et continuelles de vertu »* (mère Jeanne de Jésus Séguier).

Elle professait que **« les âmes n'ont pas d'envol et de mouvement vers le haut, sans passer premièrement par une longue purgation et pénitence »**, ce qui ne s'acquiert pas par les lectures, même pieuses, mais par l'exercice des vertus :

« elle ne lisait plus les livres de contemplation ni aucun exercice de vie éminente, dont les âmes dévotes faisaient grand état ; elle voulait dire ainsi que Dieu ne manque pas à nous élever quand nous ne manquons pas à nous mortifier et que nous ne devons jamais commencer notre maison par la cime mais par le fondement ».

Selon le P. Sans de Sainte-Catherine, auquel nous devons les citations précédentes, elle avait *« grande connaissance de la fragilité de notre nature »*.

C'est pourquoi elle excusait et couvrait avec « *grande compassion les imperfections des âmes, parce que la vertu ne dépend pas principalement de notre volonté mais du concours de la grâce, que Dieu ne donne pas également à tous* ».

Aussi ne méprisait-elle personne, mais « *elle faisait état du monde non plus que d'une châtaigne* » !

Il lui était difficile de croire qu'extases et autres manifestations extraordinaires viennent de l'Esprit de Dieu. Elle tenait que « ***le jugement propre, qui vient de l'orgueil, est une maladie diabolique qui ne se guérit quasi-jamais*** ».

Pour elle, elle ne voulut qu'être servante et converse, pour obéir. Ainsi, estime le Général des Feuillants, fut-elle « *mortifiée* », en souffrant pour Notre-Seigneur dans son corps, dans ses biens temporels, dans sa réputation même, quand on se moquait de sa dévotion.

La perfection de vertu, par la Croix, se teste dans les plus petites choses :

« *elle disait que pour conserver notre honneur, nous ne devons pas perdre celui de Dieu que nous devons toujours conserver aux dépens du nôtre* », même dans la façon de parler : elle préférait s'interrompre, ne pas répondre, passer pour sotte dans une conversation, que manquer à la charité. Lorsqu'on lui demandait son avis sur une affaire, elle se gardait de faire état des lumières surnaturelles qu'elle recevait. Elle se tenait « *si humble et si modeste que, quand elle reconnaissait la volonté de Dieu, elle ne disait pas à ceux avec qui elle traitait c'est la volonté de Dieu, mais je pense qu'il faudrait faire cela, c'est ma pensée* ».

C'est en définitive l'union à la Croix qui aura été l'une des

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Jeanne de Jésus Séguier, elle explique que « *quand nous sommes tombés en quelque faute, s’amuser à faire des retours sur sa faute, avec peine, c’est amour-propre et perte de temps. Mais nous devons faire COMME UN PETIT ENFANT qui se serait laissé tomber dans un borbier. Tout crotté, plein de fange, il court à son père ou à sa mère se jeter entre leurs bras, PLEIN D’AMOUR ET DE CONFIANCE. Ainsi devons-nous recourir et nous jeter avec la même confiance, le même amour, entre les bras de Jésus-Christ* ».

Elle disait cela « *avec un amour si doux et venant du cœur qu’elle entraînait, envers Dieu, en la disposition d’innocence, d’amour et de confiance qu’on eût dit d’un petit enfant. Les grosses larmes lui tombaient des yeux* ».

Son amour de Dieu est donc loin d’être rêche ou austère. Il se fonde sur une confiance sans faille en la Providence divine et en la sainte miséricorde.

Une nuit qu’elle voyage, elle tombe avec sa femme de chambre dans une auberge qui se révèle un coupe-gorge ; grâce à Dieu, les assassins ne s’avisent pas de leur présence, pourtant toute proche ; sa servante est quasi morte de peur ; pour elle, « *il semblait que son cœur se dilatait et fortifiait lorsque, les voies humaines manquant, elle était obligée de s’appuyer sur cette divine Providence* ».

De même, dans son accident de cheval, traînée la jambe prise par l’étrier puis abandonnée, plusieurs heures, sans secours, dans la campagne, elle est consolée « *de se voir d’autant dépendante de la Providence de Dieu qu’elle était impuissante et qu’elle avait vu que les loups pouvaient la dévorer* » (mère Jeanne de Jésus Séguier).

Dans ses maladies, nous l’avons vu, elle aspire au ciel,

enflammée par la conscience des miséricordes de Dieu : « *c'est une miséricorde du Seigneur que nous ne soyons pas consumés* » dit-elle, en latin, comme à l'office du Samedi Saint (*Lamentations* de Jérémie).

4. Répondre à la grâce

Amour de Dieu et charité, c'est tout un.

Charité d'abord envers ceux qui fautent, c'est-à-dire tout un chacun : charité à n'étaler pas ces fautes. Elle disait :

« Ô mon Dieu, quel est celui qui ne commet pas des manquements ? Combien en ai-je vus, qu'il n'a seulement pas été question de les leur montrer à eux-mêmes... Quand il est question des défauts, il faut les enfermer ».

Charité envers Dieu, bien sûr. Selon mère Marie de Saint-Joseph Fournier qui cite le mot précédent, un père jésuite était très édifié par une parole d'elle que nous avons déjà rencontrée et qu'il reprend sans cesse :

« ah ! mon Père, peut-on souffrir quelque chose pour Dieu ? »

Charité enfin dans la droiture du jugement, à ne pas se chercher d'excuses, à se condamner sincèrement soi-même quand on est en faute ; mais « *il faut qu'une religieuse porte son cœur en sa main* », par amour du prochain et en toute droiture d'intention.

Elle, qui était si rigoureuse envers elle-même et attentive à ne pas se trouver d'excuses, ne parlait en tout cas jamais de l'enfer :

« il semblait que la grande componction qu'elle avait à Dieu ne lui permît pas de penser à ce lieu qui en sépare les âmes

pour une éternité » (sœur Marie du Saint-Sacrement de Saint-Leu). Mais nous avons vu qu'elle parlait beaucoup du Purgatoire.

Elle tenait que c'est une grâce de bien répondre aux grâces que Dieu nous fait et qu'il y a peu d'âmes dans ce cas :

« ce n'est pas une moindre grâce de répondre que de recevoir la grâce » (mère Marie de Saint-Joseph Fournier).

Aussi, faut-il se tenir devant Dieu comme les ouvriers de la parabole, **« comme les pauvres gens qui, sur la place, attendent d'être embauchés »**.

Répondre aux grâces de Dieu, c'est accomplir sa vocation à l'éternité de joie que Dieu nous destine et c'est pourquoi, mourante, elle promet aux sœurs qui la voient déjà au ciel :

« je demanderai que les desseins de Jésus-Christ soient accomplis sur vous toutes » (mère Marie de Saint-Joseph).

Pour que ses desseins s'accomplissent, il faut laisser ici-bas Jésus agir, en toute liberté, comme Lui le veut, au lieu de l'assourdir par un flot de paroles qui voudraient le mener à faire ce dont nous avons envie : écouter avant de parler, dans la prière et en particulier dans l'union à Jésus, après la communion. M^{me} Acarie, que nous savons assidue à la communion fréquente, à l'adoration du Saint-Sacrement, elle dont tous les discours tendent à le faire révéler avec toujours plus d'amour, confie aux sœurs :

« aujourd'hui, après avoir communié, j'ai entendu Dieu me reprendre SUR LES OBSTACLES QUE LES ÂMES LUI METTENT, pendant ce temps (de la communion) qu'Il est avec elles, comme captif, sans pouvoir y opérer ses volontés » (mère Jeanne de Jésus Séguier). Qu'on Le laisse donc faire, cela vaudra toujours

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

s'entretenait avec nous du néant, de la petitesse, de l'abaissement et je pensais en moi-même,

« avec quelque sentiment de dégoût de ce qu'elle nous disait : à être toujours ainsi, on n'aurait pas de courage, on n'entreprendrait rien ! »

Or Marie de l'Incarnation, comme lisant en ses pensées, la fait sursauter en l'interrompant :

« ô l'âme humble et toujours vigoureuse, toujours prête d'entreprendre de grandes choses ! MAIS C'EST EN LA VUE DE DIEU ET NON DE SOI. Car, de soi-même, elle n'attend rien, mais tout de Dieu. C'est la confiance qu'elle a en Dieu qui lui fait faire de grandes choses. Avec son HUMILITÉ DIEU FAIT PAR ELLE DE GRANDES CHOSES ».

De son côté, mère Jeanne de Jésus Séguier observe :

« son humilité était très généreuse (c'est-à-dire pleine de courage, la vertu noble par excellence) et jamais elle ne dégénérait en pusillanimité, » crainte ou rétrécissement du cœur.

De ce courage, de cette joie de voir les effets de l'œuvre de Dieu, elle reçoit la force de recommencer sans cesse la lutte.

On dit que la sainteté est dans la promptitude à se reprendre. Comme plus tard la « petite Thérèse », M^{me} Acarie ne cesse de reprendre la voie de l'humilité.

Un religieux l'interroge un jour sur les effets extraordinaires des états mystiques ; elle éprouve de la retenue à lui répondre.

« Le Père lui dit : mais ne voyez-vous pas que c'est un gros orgueil qui vous empêche de me répondre ? À ces paroles, il me sembla qu'il m'avait ôté un gros crapaud de dessus les yeux et

je vis mon orgueil qu'auparavant je ne voyais pas ». Du coup, elle confesse :

« je me vois comme un petit chiffon tout inutile et il me semble que l'on me renverserait du bout du doigt et que l'on m'écraserait comme un petit ver (mère Jeanne de Jésus Séguier).

Ses austérités ? Elle avait grand soin qu'il n'en parût rien au-dehors : ***« elle faisait grand cas du vrai esprit de pénitence et disait que la pénitence extérieure était bien peu de chose, si elle n'était animée du vrai esprit de contrition et de la vraie haine de soi-même »***, faute de quoi, ***« étant fort austère au-dehors, on demeure fort vif en ses passions et volonté »*** (sœur Marie du Saint-Sacrement de Marillac).

C'est ce qu'elle expérimentait en elle-même, avouant à sœur Marguerite de Saint-Joseph :

« Ah ! ma sœur, je ne dis pas la moitié de mes fautes, je ne les connais pas ! »

C'est une grâce de se connaître soi-même et, comme dit le psalmiste, ***« De mes fautes cachées, Seigneur, délivre-moi »***.

Jusqu'au bout, elle dit éprouver des tentations contre l'humilité. M. Truchot en témoigne :

« en cette grande maladie qu'elle eut sur la fin de l'année de son noviciat », elle reçut l'Extrême-Onction et, revenant à elle, lui dit :

« mon Père, le diable m'a voulu tenter de vaine gloire », puis, s'adressant au crucifix :

« Vous savez bien, mon Seigneur, que je ne me suis jamais attribué aucune grâce que vous m'avez faite ».

Sœur Jeanne de Jésus multiplie les citations de M^{me} Acarie, sur ce nécessaire combat de l'humilité :

« elle disait lorsque l'on a peine à voir en soi des imperfections, cela vient d'un orgueil caché et d'un aveuglement ; car toute âme qui se connaît ne s'étonne pas de se voir tomber en imperfection, d'autant qu'en nous est la source de tout mal ; mais elle doit s'humilier beaucoup et recourir à Dieu qui, seul, peut nous garantir du mal. Elle disait aussi :

Dieu permet de fréquentes chutes en une âme, parce que nous cherchons trop d'appui et de forces en nous-mêmes. Si, nous séparant de nous-mêmes, nous attendions toute notre force de Dieu, Il ne permettrait pas que nous tombions si souvent. Elle disait que L'HUMILITÉ ÉTAIT L'ESPRIT DE VÉRITÉ qui nous faisait voir la vérité de ce que nous sommes, dans notre misère et notre néant. Elle disait qu'il ne fallait pas plus s'étonner de voir l'imperfection en nous que le fumier en l'écurie, parce que c'est le lieu qui lui est propre ; mais qu'il y avait plus de sujet de s'étonner de voir en nous des vertus, d'autant qu'elles ne sont pas de nous mais de Dieu. Je lui ai entendu dire qu'elle n'estimait pas beaucoup les vertus d'une âme de qui les passions ne s'émeussent pas et qu'il y avait certaines personnes qui étaient toujours en paix sans s'émouvoir, mais que souvent, il se nourrissait un orgueil caché sous cette paix.

Cela s'entend de ceux qui, SANS AVOIR AUPARAVANT LIVRÉ COMBAT jouissent de cette paix par une disposition naturelle et non pas par la mortification de leurs passions ».

Comment agissait-elle, livrait-elle ce combat, sur la voie de la petitesse et de l'humilité ? Par l'accomplissement du devoir

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

DEVENIR MEILLEURS, en considérant sa pureté et son humilité ».
En effet,

« l’humble confession qu’elle faisait de ses péchés n’était pas la moindre occasion pour son âme de brûler d’un feu sincère et sacré d’amour pour Dieu².

M. Truchot, lors prêtre habitué de sa paroisse, ne souhaitait pas, au début, confesser, en général, ni se charger de sa direction spirituelle en particulier ; cet aspect du ministère sacerdotal lui semblait trop risqué pour le salut de qui l’exerce ; mais il découvrit les trésors intérieurs, auxquels M^{me} Acarie le conduisait :

« je vis en elle une si grande pureté de conscience, un esprit marchant si droitement devant Dieu, des intentions si épurées et un cœur tellement occupé de Dieu... que je Le remerciai de quoi il se trouvait parmi les personnes vivant dans le siècle des âmes si pures et si ferventes ».

Autre aspect pratique de la miséricorde : le discernement qu’elle appliquait avec tant de soin à sa conscience allait de pair avec l’exercice de l’indulgence, envers les autres.

Elle avait

« grande compassion » aux imperfections des autres, parce que, explique le P. Sans de Sainte-Catherine,

« la vertu ne dépend pas principalement de notre volonté mais du concours de la grâce, que Dieu ne donne pas également à tous ».

Sœur Marguerite de Saint-Joseph rapporte les paroles de M^{me} Acarie :

« si nous voyons une imperfection en une de nos sœurs,

nous perdons notre temps à penser en nous-mêmes au manquement qu'elle a fait, sans prendre garde qu'à l'heure même, elle en aura demandé pardon à Dieu, que Dieu lui a pardonné, qu'elle est bien avec Lui ; alors que nous, nous perdons notre temps à penser à son imperfection... »

2. Pour la vertu : l'usage et non la possession

Pour elle, l'acquisition de la vertu, des vertus, n'est pas une fin en soi, non plus que la perfection morale : ce sont des voies vers Dieu et au fond, pas plus que le reste, elles n'appartiennent à l'homme qui, là aussi, doit se déprendre de lui-même pour tout attendre de la bonté de Dieu. Rappelons la parole de M^{me} Acarie, rapportée par mère Marie de Saint-Joseph Fournier :

« pour la vertu, il suffit que nous en ayons l'USAGE, sans en vouloir la POSSESSION ». Il faut pousser là aussi l'esprit de pauvreté.

Ceci entraîne à la fois volonté de **bien faire** et méfiance à l'égard de la **vertu**, comme force morale venue de nous, qui y serait habituelle, ressource **humaine**, en somme, où l'on se complairait.

Bien faire, en toutes choses, même les plus simples, jusque dans les formes extérieures :

« netteté et bon ordre extérieur d'une maison sont la marque que l'Esprit de Dieu y est » (mère Marie de Saint-Joseph, Pontoise).

Pour les moniales, bien faire, c'est s'appliquer à ce qu'elles font, **quand le moment fixé en est venu** : travailler, prier, manger, chanter... En chacune de ces choses, l'humilité donne la paix intérieure, contre toute anxiété ou scrupule : être anxieux

de savoir s'il y a de l'imperfection à ce que l'on fait, c'est de l'orgueil, selon le même témoin.

Ainsi M^{me} Acarie ne cherchait-elle pas la vertu autrement que par son exercice, avec la grâce de Dieu. Le témoignage de Marillac est clair :

« elle n'eût osé faire le dessein d'acquérir quelque vertu³, parce qu'elle ne voyait en elle-même aucun moyen par lequel elle eût pu y parvenir, mais ELLE PRÉSENTAIT À DIEU LE DÉsir QU'ELLE AVAIT de telle vertu, PRAIT pour en obtenir la grâce et ESSAYAIT DE LA PRATIQUER avec l'assistance de Dieu ».

Voilà comment l'exercice moral, loin de tout « moralisme », se fait expression de l'amour de Dieu.

Elle écrit à Marillac qu'elle « n'avait jamais su ce que c'était que vertu et qu'elle ne pouvait se lasser d'être confondue par la grâce et miséricorde que Dieu lui avait faite de la recevoir » au Carmel.

Marillac admire pourtant ses vertus, sa patience dans les rebuffades et en conclut que ce ne pouvait être

« que par une vertu très éminente, plutôt imprimée par Dieu dans une âme qu'Il sanctifie qu'acquise par le travail de la personne ». GESTA DEI PER SANCTOS, action de Dieu, à travers ses saints...

C'est Dieu qui agit, car la véritable vertu ne comptabilise pas, c'est une PROMPTITUDE À AIMER. Après Michel, le père, écoutons à son tour la fille, sœur Marie du Saint-Sacrement de Marillac :

« Elle disait qu'elle n'aimait pas, quand on met son principal soin à ne pas faire de fautes extérieures ; cela procède souvent de l'orgueil. Il vaut mieux marcher avec UNE

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

CHAPITRE 12

LES FRUITS DE SAINTETÉ, LA LOI DU PROGRÈS SPIRITUEL

Le progrès spirituel, saint Paul nous le propose. Il est la règle, le signe même de la vérité pour M^{me} Acarie ; il suppose que

« *nous ne perdons pas notre temps* » en des « *amusements* » ou illusions.

Marillac le dit clairement :

« *Elle prenait pour règle certaine que toutes les grâces que Dieu fait aux âmes sont POUR ALLER PLUS AVANT, de sorte qu'elle S'ÉLEVAIT PAR LES GRÂCES ET NE S'Y ARRÊTAIT PAS* ».

1. Ne pas s'arrêter en chemin

La vie spirituelle, pour elle, consiste à ne pas s'arrêter en chemin, dans la marche vers Dieu et de se reprendre promptement, lorsque l'on trébuche. Qu'importent les obstacles ?

« *Elle était absolument convaincue que Dieu faisait tout avec amour, POUR NOTRE PROGRÈS* » ¹ (M. Duval).

Tout ce qui arrive est donc bon à prendre, pour aller vers Dieu ; cette attitude est le meilleur moyen, si l'on manquait de discernement, pour déjouer pièges et illusions venus du diable.

Marillac l'explique avec finesse :

« *Elle n'était point en peine d'examiner d'où procédait ce qui lui arrivait, mais elle pensait seulement à EN FAIRE BON USAGE et, par ce moyen, le diable même par ses tromperies servait à l'avancement de son âme* » ;

c'est redire, d'une autre façon, que si le mal est subversion du bien, Dieu peut le convertir à Lui, faire sortir le bien d'un mal et que tout concourt au bien de ceux qu'Il aime – et qui Lui répondent.

En effet, le discernement est difficile, il vient de l'Esprit de Dieu et seule une sorte d'intuition intérieure ² guide, sur les voies spirituelles ; à la question, qu'est-ce qu'un acte spirituel, elle répondit :

« il ne peut être défini avec précision, puisqu'il n'a pas de forme. Mais il peut être distingué par ses propriétés et du fait qu'il est plus UNIVERSEL, plus SIMPLE, plus CLAIR, plus FORT, plus DURABLE qu'un acte sensitif corporel ».

Le critère de reconnaissance et d'authenticité, c'est la qualité de joie qui détermine et accompagne l'engagement, sur cette voie du progrès spirituel :

« il ne ferait jamais aucun progrès dans le service de Dieu, celui qui ne se confierait pas tout entier, AVEC AUDACE ET JOIE, dans la Providence » (M. Duval).

Aussi, convient-il de ne jamais se décourager : là, est la vraie humilité. M^{me} Acarie n'a jamais douté de la miséricorde, répète M. Duval. Mère Marie de Jésus, sa fille aînée, rapporte ses paroles :

Il est vrai que ce n'est que misère, de mon fait. Mais Dieu est infiniment meilleur que je ne suis méchante, plus puissant que je ne suis faible, plus miséricordieux que je ne saurais être misérable. C'est une grande grâce qu'Il me fait, de me reconnaître telle que je suis. C'est le commencement de la miséricorde et le signe évident qu'il ne veut pas me perdre ».

2. Avancer au combat spirituel

Le chemin est tout tracé, nous l'avons vu, c'est celui du Christ, c'est le chemin de Croix. Le Père Sans de Sainte-Catherine témoigne que M^{me} Acarie l'a suivi : elle a grandement

« souffert pour la gloire de Notre-Seigneur, en sa réputation »,

car plusieurs de ses détracteurs se sont moqués de sa dévotion ; elle a souffert dans ses biens, avec les malheurs de la Ligue ; souffert dans son corps, avec ses infirmités, son accident et ses conséquences. Il conclut :

« Dieu la haussa à la perfection de la vertu, par la Croix, EN LA PASSANT PAR LE FIL DE LA PEINE ».

Le terme n'est jamais rejoint ici-bas. Toujours, il faut avancer, progresser. S'arrêter, se satisfaire de l'état où l'on est parvenu, serait se déséquilibrer, tomber de son haut – et risquer de rester en bas.

C'est la raison pour laquelle, si vertueuse qu'elle apparaisse aux sœurs du Carmel, comme aux yeux du monde, M^{me} Acarie ne cesse de réclamer ces corrections et réprimandes dont elle sait l'utilité, comme aiguillon ; c'est pourquoi, aussi, elle se montre assidue à la confession.

Elle se plaint à la prieure, selon sœur Marie du Saint-Sacrement de Marillac et pleurait en lui disant :

« Ma mère, vous n'avez point soin de moi, vous me laissez perdre. Toutes mes sœurs AVANCENT ; il n'y a que moi, qui demeure là, comme une pauvre envieillie en mes maux. Vous me laissez tout passer ; jamais je ne serai vraie religieuse »...

Les réprimandes devraient nous faire progresser, au moins en

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

je L'AIME BEAUCOUP, comme sainte Madeleine. » (*op. cit.*, p. 131-2).

III. PRIÈRE POUR DEMANDER LA CANONISATION

(approuvée par l'autorité diocésaine)

Ô très sainte et admirable Trinité, qui avez daigné accorder à votre servante, la bienheureuse Marie de l'Incarnation, une ardente vie intérieure, jointe à une intense activité tout entière consacrée à votre gloire, **enseignez-nous à faire votre volonté** et donnez-nous de pouvoir étendre le règne du VERBE INCARNÉ, Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Attirez-nous à Vous, pour nous brûler du feu de votre amour et daignez hâter l'heure de la glorification de votre fidèle servante, en nous accordant la grâce que nous Vous demandons, aujourd'hui, par son intercession, AMEN.

¹. Même si elle ne peut être rangée dans la catégorie de ces illustres, du fait de l'oubli, M^{me} Acarie ne pourrait-elle trouver place dans cette énumération, quand on connaît mieux, après lecture, ses faits et dits ?

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE

INTRODUCTION

LISTE DES TÉMOINS

REPÈRES CHRONOLOGIQUES

CHAPITRE 1 : À DIEU L'INITIATIVE

1. Le contexte de la France vers 1600 : un désert religieux ?
2. Barbe Avrillot : du désir du cloître à la vie dans le siècle
3. Influence d'un cercle dévot
4. L'introduction du Carmel réformé en France, en 1604
5. La fécondité spirituelle
6. Une vocation accomplie

CHAPITRE 2 : LE POUVOIR EST UN SERVICE

1. Pouvoir et influence
2. En vue du service
3. Travailler à l'œuvre de Dieu

CHAPITRE 3 : S'ABANDONNER, OBÉIR LA RENCONTRE
DES VOLONTÉS OU LA LÉGÈRETÉ D'ÊTRE

1. Confiance en Dieu
2. Le résultat dépend de Lui, pas de nous
3. Confiance en la miséricorde et libération intérieure
4. Obéissance, par amour : allègement du moi
5. Espérance indéfectible

CHAPITRE 4 : LE SURNATUREL AU QUOTIDIEN

1. Prier sans cesse, à l'imitation du Christ
2. Comment prier

3. Les fruits surnaturels

CHAPITRE 5 : NOUS NE SOMMES PAS SEULS

1. Sa foi est communicative
2. Pratiques de dévotion de l'Église et Communion des saints
3. L'Église est une mère efficace

CHAPITRE 6 : L'AMOUR DU PROCHAIN ET DE L'ÉGLISE

1. Justice et amour
2. Détachement et amour
3. Les charités de M^{me} Acarie
4. Ses actions et ses œuvres
5. Amour et rectitude de jugement

CHAPITRE 7 : LA CROIX GLORIEUSE

1. L'esprit de l'« Imitation de Jésus-Christ »
2. La contradiction de la Croix
3. Pauvreté, mortification, détachement : la vraie liberté
4. Union à la Croix par amour de Dieu

CHAPITRE 8 : AIMER DIEU SEUL, EN TOUT ET EN TOUS

1. Confiance en Dieu et Dieu seul
2. Exigence de la lutte contre l'amour-propre
3. Joie de la présence de Dieu : amour et confiance
4. Répondre à la grâce

CHAPITRE 9 : LA « PETITE VOIE », L'HUMILITÉ

1. Humilité dans sa vie
2. Humilité dans sa vie spirituelle
3. L'humilité et l'esprit de pénitence
4. L'humilité goûte la bonté de Dieu, mais ne cesse de combattre

CHAPITRE 10 : LA « PETITE VOIE », L'ESPRIT

D'ENFANCE

1. Amour de l'enfance et de sa petite voie
2. L'importance de cette petite voie
3. Le bonheur, dans cette petite voie

CHAPITRE 11 : LES FRUITS, PAIX ET JOIE, VERTU ET VÉRITÉ

1. La joie
2. Pour la vertu : l'usage et non la possession
3. La vérité et la paix
4. La pratique : la chasteté
5. La pratique : la pauvreté

CHAPITRE 12 : LES FRUITS DE SAINTETÉ, LA LOI DU PROGRÈS SPIRITUEL

1. Ne pas s'arrêter en chemin
2. Avancer au combat spirituel
3. Dans le service du prochain et l'oraison
4. Les fruits de la sainteté

ANNEXES

- I. Prières de M^{me} Acarie
- II. Marie de l'Incarnation et la lignée thérésienne
- III. Prière pour demander la canonisation